

Assise sur le bord de son lit, à ses pieds son bagage aux boucles closes, elle regardait le mur devant elle. À sa droite, la lumière du matin traçait un rectangle étiré qui débordait jusque sur le matelas. À sa gauche, les portes de la vieille armoire de bois brun foncé grinçaient. Durant les quatre ans qu'elle avait habité dans cette petite mansarde poussiéreuse, pas un matin durant lequel ce bruit avait résonné jusqu'à elle n'avait reçu son lot de jurons, et pourtant elle savait que ce son lui manquerait.

Pourquoi?

Pourquoi ressentait-elle une telle nostalgie à quitter ce lieu? Quand elle avait quitté Élavilin-Sud, elle avait passé le cadre de la porte de la maison de ses parents sans même jeter le moindre regard en arrière. Pourquoi n'en était-il pas de même à ce moment-ci? Ce n'était qu'une petite pièce sans charme qui sentait la moisissure dès qu'il se mettait à pleuvoir, aux murs de chaux grisés par l'âge, au plancher qui craquait dès qu'elle faisait le moindre pas et dans laquelle on pouvait facilement suffoquer durant les hauts jours de l'été. Elle n'avait accueilli aucun événement particulier, aucune grande joie et beaucoup trop de moments de doutes et de détresses. Alors pourquoi sentait-elle son coeur se serrer à chaque fois qu'elle pensait à son départ? Ça n'avait aucun sens...

De la fenêtre ouverte, le grincement des roues d'une charrette à bras se glissa jusqu'à Leër. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, s'accouda à son rebord, regarda dehors. Quatre étages plus bas, dans l'étroite ruelle, le petit véhicule cahotait sur les pavés anciens que le temps avait désolidarisés et faisait rager l'homme qui le mouvait. C'était le signal. L'heure était venue.

Pourtant, elle ne bougea pas. Elle ne le voulait pas.

Elle avait l'impression que si elle bougeait, si elle faisait ne serait-ce que ce simple petit mouvement, elle deviendrait incapable d'empêcher le suivant de se produire, et celui d'après, et celui encore après, qu'elle serait à jamais enchaînée à la nécessité du temps, que si elle attendait suffisamment longtemps, le monde oublierait de la faire avancer avec lui et qu'elle pourrait continuer sa vie comme elle l'avait fait durant les sept années qui venaient de s'écouler, comme si elles ne s'étaient jamais terminées, comme si elles n'avaient jamais eu lieu.

Sous elle, la charrette avançait péniblement. Les barils tremblaient. L'homme essuyait la sueur qui perlait sur son crâne dégarni.

Deux rues plus loin, la cloche de l'école tinta, appelant les jeunes enfants à se rassembler autour d'elle. La vieille femme qui l'agitait, une petite aux cheveux châains veinés

de gris qui cascadaient jusqu'à ses hanches et dont les taches que son âge avait incrustées sur sa peau donnaient à ses yeux bleus une teinte de vert les accueillerait avec ce même sourire doux que Leër lui avait vu chaque matin, les serrerait contre elle avec la même passion que s'ils avaient été les siens, puis les ferait entrer dans le bâtiment aux murs colorés par les ans et commencerait la leçon tandis qu'au dehors, les marchands feraient basculer les volets de leur échoppe, sortiraient les étales de bois remplis de leurs produits et déploieraient les stores, puis ils s'installeraient à côté de leurs produits et discuteraient les uns avec les autres, parfois les uns contre les autres tout en tentant d'attirer à eux les premiers passants de la journée. La fruitière aux dents déchaussées proposerait de goûter à ses nouveaux arrivages, le menuisier aux bras comme des poutres de tester certaines des chaises qu'il a fabriquées; le mercier aux traits délicats et à la voix rauque vanterait la légèreté et la douceur des tissus de ses vêtements; la forgeronne aux mains de géants et aux traits délicats voilé par la poussière ferait tinter le métal de ses outils. Le monde allait continuer de tourner comme il l'a toujours fait.

Qu'elle le veuille ou non.

Alors... pourquoi hésitait-elle? Pourquoi avait-elle peur? Pourquoi avait-elle peur de sortir, de partir?

Un bruit sec claqua sous elle. Elle se pencha, regarda à gauche, puis à droite. Un peu après la porte de la maison où elle se trouvait, la charrette était immobilisée. Sa roue droite semblait être coincée dans un interstice. Le charretier était sur le côté, les poings sur les hanches. Sa voix résonnait d'insultes.

Leër porta son pouce et son majeur droit à sa bouche et siffla. Le livreur regarda autour de lui, leva la tête, l'aperçut. Elle lui fit geste d'attendre. Elle se retourna, fut dans le couloir en deux bonds, dans l'escalier en trois, dévala les marches quatre à quatre, poussa la porte, se retrouva dans la rue. L'homme lui fit signe. Elle se rendit jusqu'à lui, s'inclina légèrement lorsqu'elle fut arrivée à son niveau en guise de salutation.

«Ma roue est bloquée dans cette maudite route» lui expliqua-t-il de sa voix grommelante. «Tout seul, j'peux rien faire. Vous pouvez m'aider? Faudrait la tirer pendant que je la soulève.»

Elle lui dit que oui, se plaça face à la planche arrière, appuya son épaule droite contre elle.

«Prête?»

Il poussa un cri animal tandis qu'il soulevait la charrette.

«Vas-y! Pousse!»

Leër poussa. C'était lourd. Tellement lourd. Comment cet homme faisait-il pour faire ça tous les jours?

«Encore!»

Elle poussa encore plus fort, sentit le mouvement naître puis grandir, s'immiscer entre les pierres plates sur les nappes de lichen et de crasse boueuse, ses pieds glisser, son équilibre chanceler puis revenir.

«Encore un effort!»

Leër se mit à crier elle aussi. La roue gauche décrivit un autre fragment d'arc de cercle. Rien. Presque rien. Rien qu'un tout petit peu. Juste un tout petit peu.

L'homme relâcha sa prise. La roue droite frappa le sol comme la foudre. La roue était libérée. Leër cessa de pousser. Elle était à bout de souffle. Elle s'appuya contre le bord de la charrette. L'homme en avait fait de même. Son visage était rouge. Ses yeux également.

«Merci ma bonne Dem. Sans vous, j'y aurais passé j'sais pas combien de temps.»

Il lui tendit la main. Son visage exprimait à présent la satisfaction et la reconnaissance. Leër la saisit: «Je sais que ce que je vais vous dire ne va pas avoir beaucoup de sens pour vous, mais c'est à moi de vous remercier.»

L'homme la regarda, interloqué.

«Pourquoi ça? C'est vous qui m'avez aidé.

- C'était une aide réciproque.

- Ah...

- Oui.

- Vous êtes bizarre.

- Je sais.»

Leër remonta jusqu'à chez elle. Derrière elle. Le son de la charrette avait repris. Lent, clopinant, mais présent. Elle se souvenait. Ou plutôt c'était son corps qui s'était souvenu. Elle avait vraiment voulu rester dans sa maison. Elle avait eu peur quand elle avait été sur le point de la quitter. Pire que ça. Elle avait été terrorisée. Comme jamais avant. Comme jamais depuis. C'était comme si ses os s'étaient changés en glace; comme si tous ses muscles étaient étirés jusqu'à menacer de se déchirer; comme si ses yeux pleuraient de l'acide; comme si sa voix allait rester derrière elle à jamais.

Mais elle avait continué de marcher.

Pas parce qu'elle avait vaincu sa peur.

Parce qu'elle avait décidé de l'affronter.

Parce que si elle était restée dans cette maison, elle aurait dû se confronter à bien pire.

Aux remords.

Mais elle avait refusé cela.

Plutôt vivre la peur que le remord.

Elle porta la main à sa poitrine, au lapis-lazuli qui ne la quittait jamais. Aux souvenirs qu'elle avait de ses parents. Elle leur devait de continuer d'avancer, de partir d'ici, de quitter Odoril, de suivre son chemin, de ne jamais arrêter de marcher. Elle ne pouvait pas les trahir.

Elle était dans le cadre de porte de sa chambre. Sa valise l'attendait.

Elle soupira.

Rester ici ne lui apporterait plus rien.

Il était temps pour elle de partir.

Il était temps pour elle de continuer de vivre.

D'un geste sans pesanteur, Leër tira de sa poche la clé de fer qui déverrouillait la porte d'entrée du bâtiment et la déposa sur le vieux bureau de bois au vernis patiné, puis elle prit son sac d'un main et reprit le chemin du dehors. Arrivée dans la rue, elle laissa sa main s'attarder sur la lourde poignée ronde en bronze, se remémorant un instant l'impression d'accomplissement qu'elle avait ressenti la première fois qu'elle avait posé ses doigts sur elle. Ce lieu avait marqué une nouvelle étape dans son indépendance, et maintenant qu'elle le quittait, elle pouvait sentir à quel point ce sentiment avait été exagéré. Quitter le dortoir des troisième année pour ici n'avait été rien de plus qu'une transition de lieu; le bâtiment appartenait en totalité à sa guilde; en conséquence, elle n'avait jamais eu aucun sou à déboursier pour y habiter, jamais eu besoin d'y accomplir la moindre tâche ménagère, jamais eu le souci de s'inquiéter de sa maintenance générale. En comparaison, la maison de ses parents avait nécessité d'elle bien plus de temps et d'attention. Mais elle avait eu sa chambre à elle, personne pour la surveiller, et au réfectoire général avait succédé une rente fournie par la guilde pour qu'elle puisse se procurer elle-même ses repas.

Et elle avait redécouvert la solitude. La solitude des heures d'étude. La solitude des

repas pris entre deux lectures. La solitude des instants de veille qui précèdent le sommeil.

Ses premières nuits avaient été si longues, si silencieuses et si froides.

Comme elles lui paraissaient si légères, à présent.

Elle s'écarta de la porte, jeta son sac sur son épaule gauche et se dirigea vers la rue depuis laquelle les bruits de la ville qui s'éveille s'immisçaient jusqu'à elle.

Lorsqu'elle y posa le pied, elle pivota sur la gauche, se dirigeant vers le sud où se trouvait le bureau des transports, et la diligence qui la conduirait jusqu'à Pierre-Levée, première étape de son voyage jusqu'au Royaume Oktaro.

L'ambiance de la rue imprégna rapidement ses pensées. De toutes parts, les habitants de la cité se glissaient à ses côtés, se fondant depuis les veines subalternes dans le mouvement des artères qu'ils parcouraient sans s'en rendre compte, mus par l'appel du mouvement qu'ils ne semblaient capter qu'à peine, tout à la chaleur des draps qu'ils avaient quittés peu avant et qui les enveloppait encore. Combien de fois avait-elle fait partie de ce troupeau docile, avançant sans en avoir véritablement conscience depuis la porte de son domicile jusqu'à la porte de sa guilde, ne prêtant pas même attention à la foule des visages qui l'entouraient ou à la cacophonie des pas qui résonnaient? Elle n'aurait pu le dire. Ces moments avaient été avalés par l'oubli avant même d'avoir pu faire leur chemin jusqu'à sa mémoire.

Il n'en avait pourtant pas toujours été ainsi.

La première journée qu'elle avait passée à vivre hors du dortoir, elle s'était sentie si compressée, tellement écrasée par tous ces visages qui défilaient tout autour d'elle sans daigner s'attarder un instant sur elle qu'elle était retournée dans sa chambre sans même avoir accompli la plus infime des tâches qu'elle s'était fixée, et elle s'était maudite pour cela. Depuis toute petite, la présence de l'autre inconnu avait toujours eu cet effet sur elle. C'était comme si elle tentait de regarder son propre visage dans un miroir, mais que celui-ci regardait constamment dans une autre direction. Cela la plongeait dans un état de terreur indescriptible. Comment allait-elle faire pour être cette ambassadrice qu'elle désirait tant devenir si elle ne pouvait affronter même la simple banalité de la rue? Comment allait-elle pouvoir réussir à se faire entendre si elle ne parvenait pas même à accepter la simple présence de celles et ceux qui vivent leur vie sans se soucier d'elle à ses côtés?

Elle avait passé sa nuit à pleurer.

Le lendemain, elle avait longé les murs pour se rendre jusqu'au bâtiment de la

guilde où se tenaient ses cours, les yeux fixés sur les mouvements de ses pas pour ne pas avoir à subir le poids de l'indifférence muette des passants.

Le jour d'après, elle s'était obligée à regarder à une distance d'un pas devant elle, à voir les pieds des autres.

Le jour d'après, un pas plus loin encore.

Et encore et encore, jusqu'à ce, deux semaines plus tard, les formes des visages fissent partie de son chemin.

Malgré cela, le sentiment de gêne avait demeuré, goutte de sueur froide qui glisse contre la colonne vertébrale. Marcher en regardant devant soi n'était pas suffisant. Ce n'était qu'à peine la première étape. Et elle savait qu'elle devait être la suivante, même si pour la mener à bien, elle allait devoir se pousser plus loin encore que ce qu'elle avait déjà fait.

Le lendemain, une heure plus tôt que la veille, elle descendit les marches de la maison où se trouvait sa chambre et plongea dans la rue encore baignée par les teintes dorées de l'aurore naissante. Si elle voulait trouver le courage de parler avec quelqu'un, cela ne pouvait se faire qu'alors que la ville était encore en partie assoupie et que les rues n'étaient parsemées que de quelques personnes.

Cependant, même dans ces conditions, cela n'avait pas été aussi facile qu'elle l'aurait voulu, car à chaque fois qu'elle avait tenté de s'approcher d'une personne, elle avait senti son cœur se mettre à battre avec une telle force dans sa poitrine que le monde autour d'elle s'était mis à vaciller jusqu'à presque lui faire perdre l'équilibre, l'obligeant à battre en retraite dans un coin d'ombre le temps de retrouver ses esprits.

À sa quatrième tentative, l'esprit plein d'une tristesse maussade, elle faillit renoncer et accepter que cette vie ne serait jamais pour elle, qu'elle n'avait d'autre choix que de vivre comme ces vieux rats de bibliothèque à la peau parcheminée et aux yeux cerclés de suie qu'elle observait parfois durant ses temps d'études, prisonnière d'un cloître duquel elle ne pourrait jamais sortir même aux plus sombres moments de son existence, allant d'un dortoir que les ans lui apprendraient à arpenter les yeux fermés jusqu'à un petit local dans lequel elle s'enfermerait des heures durant, des livres comme seuls compagnons, jusqu'à ce que l'âge n'ait raison de son corps...

«Non!» avait-elle grincé entre ses dents serrées. Sa vie ne serait pas ainsi! Elle n'avait pas quitté son village pour s'enfermer dans une tour de laquelle elle observerait le monde. Elle le parcourrait. Elle s'en fit la promesse.

C'est alors que, depuis cette petite bâtisse colorée de laquelle des rires d'enfants lui étaient parvenus les jours précédents, cette vieille femme qui s'avéra plus tard être la gardienne d'enfants, habituée à côtoyer des bambins aux comportements similaires, la voyant ainsi désœuvrée, ne l'accueillît d'un petit geste accompagné de ces mots doux que seuls possèdent ceux qui ont dévoué leur vie à étendre l'horizon des autres, l'invitant à partager avec elle quelques biscuits et quelques paroles. Face à tant de délicatesse offerte sans compromis, le poids qui entravait Leër s'était évaporé, laissant dans la chambre qu'il avait occupé en elle la place nécessaire pour d'autres rencontres, d'autres vies qui s'y engouffrèrent comme de l'air dans une pièce qui en aurait depuis trop longtemps été privé. À la gardienne d'enfants s'ajouta bientôt le mercier, puis la forgeronne, puis la fruitière, la jeune dame aux longues robes veloutées qui, bien qu'elle ne fit jamais que de lui sourire, le faisait toujours avec cette même roseur des joues et des lèvres qu'elle semblait tout juste sortie d'une maison de poupée, le marchand de fleurs qui tirait derrière lui sa charrette pleine de couleurs et de senteurs des champs de Paulevin, et d'autres, bien d'autres personnes qui, sans qu'ils s'en fussent sans doute jamais vraiment douté, avaient tous, chacun à leur manière, permis à Leër de s'éloigner peu à peu de cette peur qui lui avait auparavant vrillé les viscères et avaient donné sa saveur à son quotidien.

Un quotidien qui, une nouvelle fois, allait changer.

Son pied droit accrocha un pavé désolidarisé qui faillit la faire tomber la tête la première mais elle parvint à se rattraper et à retrouver son équilibre en deux petits sauts calculés. Bien entendu, les gens allaient lui manquer. Elle n'avait aucun doute à ce sujet. Les quatre années qu'elle avait passées à flâner à leurs côtés avaient laissé en elle une marque indélébile qui ne manquerait pas de se manifester durant les mois à venir. Mais ils ne seraient pas les seuls.

À cette pensée, elle leva légèrement les yeux et porta son attention non plus sur les êtres vivants mais sur les pierres qui composaient la ville d'Odoril, sur tous ces petits détails qu'elle avait pris pour acquis durant toutes ces années mais qui, maintenant qu'elle s'apprêtait à les laisser derrière elle, étaient imbus d'une préciosité nouvelle. La façade de l'échoppe où elle se procurait ses stylets dont la peinture bleu cobalt était basée sur l'encre la plus populaire de leur catalogue, le banc à la planche dorsale supérieure fendue sur lequel venait toujours s'asseoir le même vieil homme rabougri lorsque le soir tombait, la devanture du bureau de quartier des horlogers d'où s'élevaient des cliquetis mécaniques incessants des pendules par dizaines qui y trônaient, tant de jour que de nuit, la gouttière branlante et percée de l'enseigne des herboristes qu'ils avaient, plutôt que de la réparer, reconvertis en système d'arrosage ingénieux pour tout un

réseau de jardinières dans lesquelles les plantes dont ils faisaient le plus grand usage avaient leur place d'honneur, la petite place grisâtre et exiguë où se fabriquaient les amours d'un soir, même la petite bouche d'évacuation des eaux dans laquelle elle avait, plus d'un an auparavant, laissé par inadvertance fait tomber une pièce de monnaie qu'elle avait tenté désespérément de récupérer n'étaient plus ces lieux de passage qu'elle ne voyait que d'un oeil, brume diaphane qui ne fait qu'effleurer les contours de ses jours, mais des manifestations d'instantanés uniques, des fresques figées sur les parois de sa mémoire.

Combien de chemin avait-elle accompli depuis cette matinée cerclée de timidité? Jusqu'où ces gens qu'elle croisait dans l'indifférence lui avaient-ils permis de se rendre? Jusqu'à quel point ces maisons et ces magasins lui avaient-ils permis de se sentir chez elle? La réponse était à la fois simple et informulable. Qu'ils n'eussent été eux, jamais elle n'aurait pu devenir qui elle était à présent, et parce qu'elle était devenue ambassadrice, parce qu'elle avait eu la force de se détacher d'eux pour plonger dans l'inconnu sans l'ombre d'un doute, elle ressentait pour eux une reconnaissance sans faille. Tous ces gens, tous ces bâtiments, étaient à présent imprégnés dans sa chair, et aussi longtemps qu'elle vivrait, jamais elle ne pourrait complètement se défaire d'eux. Elle pourrait oublier leurs visages, elle pourrait oublier leur architecture, mais quoi qu'il lui arrive, quoi qu'elle fasse, qu'importe qui elle deviendrait, ils demeureraient en elle. Elle faisait partie de la Haute-Seigneurie, et la Haute-Seigneurie faisait partie d'elle.

Face à cette réalisation, une petite boule se forma dans sa gorge, un manque qu'elle ne s'était jamais imaginé ressentir un jour mais qui pourtant fleurissait en elle à chaque nouveau pas. Elle fut soudain prise de l'envie de faire demi-tour, mais elle s'obligea à ne pas céder à sa pulsion. Ce qu'elle ressentait était logique. Durant sept années, elle avait vécu entre les immenses remparts de la capitale. Elle avait grandi, avait mûri, avait laissé derrière elle la jeune campagnarde pour devenir un membre reconnu de son gouvernement et de son peuple. Bien entendu qu'elle ne pourrait passer à côté de cette pointe d'amertume à tout laisser derrière elle. Mais ressentir cela n'était pas une mauvaise chose. Au contraire, c'était une marque supplémentaire de la passion qui l'animait à vouloir rendre son royaume meilleur, une émotion qu'elle devait non pas effacer mais alimenter afin qu'elle ne disparaisse jamais car, sans elle, elle ne serait plus qu'un engrenage entre les mains de ses supérieurs, une petite pièce qui s'animerait par simple réflexe au moindre son qui lui serait adressé, n'attendant que le moment où elle deviendrait inutile pour être remplacée par un mécanisme semblable et finir ses jours



dans un monde en tout point identique à celui qui l'avait vu naître.

Il était hors de question que cela se passe ainsi.

Et pour que cela n'arrive jamais, il n'existait qu'un seul chemin possible, qu'une seule action à accomplir: partir.

D'un coup sec du bassin et des mains, elle fit remonter les bandoulières de son sac jusqu'au niveau de son cou et accéléra le pas, les yeux dirigés droit devant elle. Elle *devait* partir. Elle devait quitter ce cocon soyeux. Il n'y avait qu'ainsi qu'elle parviendrait à accomplir la destinée qu'elle s'était fixée.

Elle fila donc dans la rue sans prendre la peine de regarder ce qui se trouvait autour d'elle, se glissant entre les passants comme s'ils n'avaient été faits que de vent, ignorant magasins, échoppes, cafés, tavernes, ateliers et maisons tout comme elle l'avait fait durant les sept années précédentes, muselant en elle cette voix insidieuse qui s'alimentait de sa nostalgie jusqu'à ce qu'elle arrive enfin en vue du bâtiment qu'elle convoitait tant et devant lequel plusieurs personnes attendaient déjà.

Elle ralentit le rythme de ses pas, autant pour avoir le temps d'égaliser son souffle que pour se composer une présence. Après tout, il était possible que parmi ces personnes qu'elle ne distinguait encore que vaguement se trouvassent de futurs camarades de route. En tant qu'ambassadrice, même si le titre autant que la fonction n'étaient pas encore officiellement siens, elle ne pouvait se permettre de donner à quiconque une mauvaise impression d'elle, d'autant plus qu'il était possible qu'il se trouvât parmi eux des personnes qui se rendaient eux aussi à Jikiol-Hel. Sans arrêter de marcher, elle passa ses mains sur sa chemise légère de coton pour en dissiper ne serait-ce qu'un peu les plis qui auraient pu s'y trouver, épousseta son pantalon, lui aussi de coton, en le tapotant légèrement, et reprit sa marche, cette fois d'un pas mesuré, le visage droit paré d'un sourire discret mais non moins présent. Elle sentait que son coeur battait un peu plus fort que la normale, mais elle s'était attendue à cela. Depuis qu'elle était arrivée à Odoril, chaque fois qu'elle s'apprêtait à rencontrer de nouvelles personnes, son corps réagissait de cette manière. Résidu de la peur qu'elle avait ressentie lors de l'attaque qu'elle et ses parents avaient subie ou simple réaction inhérente à la perte de l'innocence de l'enfance qui protège de la conscience de la différence que l'autre représente, elle n'avait pas encore réussi à savoir laquelle de ces deux possibilités était la plus probable. Quoi qu'il en fût, c'était une réalité qu'elle avait appris à anticiper et, d'une certaine manière, à contrôler, et c'était tout ce qui importait.

Lorsqu'elle fut à environ une cinquantaine de mètres du petit groupe, Leër remarqua que l'une des personnes qui se trouvait de quart-dos à elle portait des vêtements qui ne lui semblaient pas étrangers. Cinq pas de plus et l'apparence générale de la personne devint aussi claire que l'eau. Elle n'avait pas douté un seul instant que son maître allait faire le déplacement pour lui dire au revoir, mais de le voir ainsi, sur le bord de la route, attendant patiemment son arrivée, fit monter en Leër une bouffée de compassion qu'elle n'avait pas pensé pouvoir ressentir un jour à son encontre. Cinq pas encore plus tard, ce fut au tour de la personne qui se trouvait juste à côté de son Maître qui retint l'attention de la jeune femme. Même si elle se trouvait dans la même position que Mazh Ulek, ne permettant ainsi qu'un examen superficiel de son anatomie, Leër sentit qu'elle avait déjà rencontré cette personne auparavant; pas durant ses cours, ni même dans le cadre plus vaste de son apprentissage ou de sa guilde; autre part; plus loin que cela. Plus *ancien* que cela.

Arrivée à moins d'une trentaine de mètres de sa destination, les deux individus, comme mus par une même pensée, se tournèrent dans la direction de Leër. C'est alors que l'identité de l'autre personne s'imposa dans l'esprit de la jeune femme. Elle se souvenait. L'odeur de cendres qui s'accrochait au fond de la gorge. L'amok qui s'était gravé sur le visage de ses parents. La pièce saccagée par une violence indescriptible et totale. Et les mages qui l'avaient sauvée, cette mage qui l'avait aidée... Sarantha. Sarantha Horteli.

Elle avait vieilli. Bien entendu. Ses cheveux courts d'un blond éclatant avaient poussé, avaient terni. Son sourcil droit portait encore la marque de cette nuit. Une ligne plus claire fendait sa joue gauche. Mais le plus intrigant était qu'elle n'était pas vêtue de l'habit réglementaire des agents de la Guilde. À la place, elle était habillée comme une femme du peuple; la robe stricte bleu pastel rehaussée d'une veste courte de cuir fin et marron, qui laissait à peine dépasser des chaussures d'un cuir plus grossier lui donnait un air de vachère. Pourquoi était-elle ici? Bien qu'il fût possible que sa présence, à cet instant et en ce lieu, ne soit que pur fait du hasard, Leër était sceptique, d'autant plus qu'il était évident que la mage et son maître étaient en train de discuter l'un avec l'autre avant qu'ils ne se rendent compte de son arrivée prochaine. Se connaissaient-ils? Leër avait mentionné son nom lorsqu'elle lui avait fait le récit de cette nuit, mais jamais il ne lui avait mentionné quoi que ce soit à son propos par la suite.

Lorsqu'elle fut arrivée à portée de voix de Mazh Ulek et de Sarantha, Leër les salua, puis dirigea son attention sur son Maître:

«J'imagine que vous avez une explication rationnelle à tout ceci, Maître?

- Tu sais, Leër, j'aimerais parfois que tu m'appelles *père*, plutôt que *Maître*, surtout quand nous sommes dans un cadre informel. Je sais que ça n'a pas la même saveur que tes autres brèches au protocole, mais quand même. Et cela ferait plaisir au vieux grognon que je suis» ajouta-t-il en lui lançant un clin d'oeil complice qui poussa malgré elle Leër au sourire.

«Je vois que tu as tenu ta promesse» lui glissa Sarantha dont la voix trahissait une sorte d'admiration contenue. «Non pas que j'aie douté de tes capacités ou de ta volonté, mais quand même. C'est un bel accomplissement.»

Leër regarda l'agent de la Guilde du coin de l'oeil. Sûrement, elle n'était pas simplement venue pour lui dire *bravo*. Ces gens avaient toujours des motifs bien plus élaborés qu'un simple claquement de mains et un sourire mesuré.

- Leër...» dit Mazh Ulek sur un ton empreint de reproches, «tu pourrais au moins remercier celle qui a ouvert la voie à ta présence dans notre ordre...»

À peine son maître avait-il prononcé ces mots que Leër, entre ses lèvres tout juste entrouvertes, aspira un filet d'air qui gonfla sa poitrine et redressa sa colonne vertébrale. Ses joues se détendirent, ses paupières retrouvèrent leur ouverture normale, ses lèvres s'arquèrent et c'est avec une voix tempérée et claire que la jeune ambassadrice tendit une main chaleureuse à celle qui se trouvait en face d'elle:

«Sarantha Horteli, agent de la Guilde, je vous remercie d'avoir fait le déplacement pour me féliciter. J'en suis sincèrement touchée. Je n'ai jamais oublié pas que c'est grâce à vous que cette opportunité m'a été offerte, et s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous aider dans l'avenir, soyez assurée que je m'en acquitterai avec tout le soin possible.»

Un instant surprise, Sarantha fixa la main tendue devant elle, puis elle la saisit avec douceur et la serra avec application tout en fixant Leër avec un regard dans lequel le défi se liait à l'amusement.

«Je comprends pourquoi la guilde du premier cercle t'a acceptée en son sein. Tu as dû faire des efforts incalculables pour parvenir à dompter la petite créature tempétueuse que tu étais.»

Leër sentit un frémissement parcourir les muscles de son avant-bras. Une partie d'elle voulait écraser les doigts qui se trouvaient dans sa main. Elle s'en empêcha toutefois. La réplique de Sarantha était tout à fait justifiée. D'une certaine manière, elle s'était moquée d'elle quand elle avait choisi d'agir en ambassadrice. Dans ce contexte, qu'elle lui rappelle comment elle s'était comportée lors de leur dernière discussion était de bonne guerre.

L'agent de la Guilde et le vieil ambassadeur s'échangèrent alors un regard que Leër perçut sans parvenir à en comprendre le sens mais qui n'en signifiait pas moins quelque chose d'évident: ce n'était pas la première fois que ces deux-là se rencontraient. Sur un petit mouvement de tête de la part de Sarantha, Mazh Ulek reprit la parole:

«Je vous laisse parler toutes les deux. Je vais vérifier si tout se déroule comme prévu dans la préparation de ton trajet. N'oublie pas de venir dire au revoir à ton père avant de monter» conclut Mazh Ulek avant de saluer Sarantha d'un petit mouvement de tête et de se diriger vers le bâtiment de briques rutilantes dont la grande double-porte ouverte laissait à peine distinguer quelques bancs dans son intérieur. Leër suivit son père des yeux un instant, puis rapporta son attention sur la mage qui l'observait d'un oeil mi-fier, mi-scrutateur. Elle tenait toujours la main de la Mage dans la sienne.

«Pourquoi êtes-vous venue me voir?» dit Leër à la mage sur un ton plus naturel, toujours veiné d'une pointe âcre mais tout de même plus cordial.

«Si je te disais que j'étais tout simplement venue pour te souhaiter bonne chance, me croirais-tu?

- Il y a peu de chances», répondit Leër en libérant la main de l'agent de la Guilde.

- Je m'en doutais bien» répondit Sarantha sur un ton légèrement plus feutré tout rassemblant ses mains légèrement en dessous de son nombril. «Pourtant, il y a un peu de cela dans ma présence. Mais il y a aussi autre chose... quelque chose de plus personnel...»

Leër prit un instant pour analyser la posture de la femme qui se trouvait face à elle. Quelque chose avait changé dans son attitude. Elle n'était plus l'agent sérieux qui l'avait taquiné sur son comportement quelques secondes auparavant. Elle n'eut cependant pas le temps de réfléchir plus longtemps. Sarantha fit un petit pas dans sa direction et lui prit les mains dans un geste étonnamment maternel.

«Leër, es-tu heureuse de la vie que tu mènes? Est-ce que tu as aimé apprendre à devenir ambassadrice?» Décontenancée par ces deux questions, Leër ne sut pas si elle devait répondre immédiatement ou si elle devait attendre un signe explicite de la Mage pour cela. Moins d'une seconde plus tard, Sarantha reprit: «Je veux dire: est-ce que c'était une bonne chose que tu quittes Élavilin-Sud pour venir ici? Est-ce que tu n'aurais pas été plus heureuse si tu étais restée dans ton village?»

Leër était déconcertée. Depuis toujours, elle avait entendu que les agents de la Guilde étaient des personnes dont la maîtrise de leurs émotions était pour ainsi dire parfaite, à

tel point qu'ils étaient parfois décrits comme des statues vivantes. Et là, face à elle, Sarantha était semblable à n'importe quel individu du commun, tremblante et ramassée sur elle-même comme une mère qui vient d'apprendre que son enfant a été pris dans un incident.

À peine Leër eut-elle formé cette pensée que, comme par réflexe, l'agent de la Guilde lâcha les mains de Leër et fit un pas en retrait. Son visage, l'instant d'avant fenêtré ouverte sur ses émotions, reprenait rapidement son teint précédent, comme si un vent frais venait de dissiper une chaleur qui se serait attardée un peu trop longtemps: «Désolée... je me suis un peu emportée.

- J'ai pu voir cela. Maintenant, la question est pourquoi.»

Sarantha se pinça la commissure gauche de ses lèvres, son regard posé sur le sol, à droite de Leër.

«Être agent de la Guilde n'est pas toujours facile. On voit parfois des choses difficile à comprendre. Je n'ai pas le droit de te donner de détails, tu le sais. Ce que certains ma... agents rapportent des Terres Sauvages défie parfois l'imagination. Et il y a ce qu'on nous dit de faire ou de ne pas faire. Ce qu'on nous demande d'oublier ou de taire... Parfois, je me demande pourquoi je continue de la servir. La Guilde a... un agenda parfois difficile à accepter. Mais ce n'est pas ça qui me dévore le plus. Le pire, c'est quand je me rends compte que j'aurais pu faire quelque chose mais que je n'ai pas réussi à le faire. Ce sentiment de l'échec qui aurait pu être évité... de la réussite qui n'a pas pu être atteinte... c'est ça qui me tient éveillée la nuit... Ce foutu *et si j'avais réussi...*

«C'est pour ça que je voulais te voir, Leër. Je voulais te dire à quel point j'étais désolée de ne pas avoir réussi à sauver tes parents, à quel point je suis désolée de ne pas avoir réussi à protéger la vie que tu avais avec tes parents. Si seulement j'étais arrivée quelques minutes avant! Si seulement j'avais réussi à retrouver la trace du mage qui les a tués plus tôt!»

Sarantha avait à présent les yeux baissés sur les pavés qui se trouvaient devant ses pieds. Ses mains serraient le tissu de sa robe avec une telle force que ses articulations en étaient devenues blanches. Sa voix avait conservé une certaine mesure, mais Leër était certaine que cela n'était dû qu'au fait que la Mage faisait des efforts immenses pour contrôler cette partie d'elle.

«Sarantha... il ne faut pas...

- Je sais ce que tu vas dire» la coupa-t-elle. «Et c'est tout à ton honneur de vouloir me dire que ce n'est pas de ma faute, mais je ne peux pas m'en empêcher. Il y a tellement de

personnes que je n'ai pas pu sauver. Tellement de personnes qui sont mortes parce que je n'ai pas...»

Leër s'avança et posa ses mains sur les épaules de Sarantha: «Arrête de penser ça. Ce n'est pas de ta faute.

- Et si ça...

- Ce n'est pas de ta faute» insista Leër.

«Mais si j'avais...

- Arrête!» dit Leër en secouant Sarantha, «et écoute-moi. Oui, le soir où mes parents ont été tués, je t'en ai voulu. Je t'en ai voulu de ne pas être arrivée plus tôt. J'en ai voulu à ce mage d'être devenu fou et d'avoir tué mes parents. J'en ai voulu à la Guilde d'avoir créé ce monstre. Et pendant des semaines, des mois, j'ai eu la haine contre ton ordre et tous ceux qui en font partie. Je ne voulais rien entendre de vous. J'étais malheureuse à cause de vous. Comme jamais je ne l'avais été dans toute ma vie. Et puis, un jour, je me suis obligée à arrêter de vous maudire, et j'ai réfléchi. Je ne sais pas si tu le sais, mais avant cette nuit-là, juste avant que le mage n'attaque la maison de mes parents, j'ai dit à ma mère que j'hésitais entre être ambassadrice et intégrer la Guilde.

- Je ne savais pas...» renifla Sarantha.

«En même temps... pourquoi est-ce que je l'aurais dit, n'est-ce pas?» glissa Leër avec un demi-sourire avant de reprendre. «Bref, un jour, je me suis arrêtée, et j'ai commencé à réfléchir sur ce qui était arrivé. Ça m'a pris des semaines. Des mois, même. Et puis, un jour, j'ai enfin réussi à mettre mes idées en ordre, et c'est là que j'ai compris. Ce qui est arrivé n'est de la faute de personne.»

Sarantha ne dit pas un mot. Elle regardait Leër, suspendue à ses lèvres.

«Même celui qui a tué mes parents n'est pas responsable. C'était un mage renégat, n'est-ce pas? Qu'est-ce qui distingue ce type de personnes des autres? Peux-tu me le rappeler?

- Ce... ce sont des agents de la Guilde dont la marque a été activée mais qui ont survécu.

- Et où se trouve cette soi-disant *marque*?

- Elle se trouve sur notre crâne» et d'un geste, Sarantha écarta une partie de la masse de ses cheveux du haut de sa tête, dévoilant deux lignes à angle droit d'à peine un centimètre de long chacune. «On appelle ça une marque à cause de l'opération qu'on subit pour devenir entièrement un agent. Quand la *marque* est activée, cela veut dire que l'objet qu'on a

dans la tête est activé. C'est censé nous tuer.

- Exactement. Mais si l'activation ne réussit pas complètement, le mage devient fou. Est-ce qu'une personne folle peut véritablement être tenue responsable de ce qu'elle fait?

- Bien sûr que non. Mais cela ne change rien à ce qu'il a fait, et à ce que je n'ai pas pu empêcher. Si seulement j'avais pu l'attraper avant qu'il ne...

- Et toi non plus, tu n'es pas responsable. Tu ne peux pas te tenir responsable d'une chose qui s'est produite au-delà de tes actions. Quand tu traquais le mage, tu faisais tout ce qui était en ton pouvoir pour l'appréhender le plus rapidement possible avec tous les moyens dont tu disposais. À aucun moment tu n'as fait quoi que ce soit pour lui permettre de tuer mes parents ou la famille des Saelveti. Le but que la Guilde recherchait, ton but, n'était pas de provoquer des morts mais de les empêcher. Tu ne peux pas t'en vouloir si le monde n'a pas suivi les objectifs que tu t'étais fixés. C'est un pouvoir que personne ne peut posséder. La seule chose qu'on peut faire, c'est de tout faire pour tenter de rendre le monde aussi bon qu'on le peut. Cette nuit-là, tu as tout fait pour attraper le mage renégat le plus rapidement possible, et c'est ce qui s'est produit. Oui, des personnes sont mortes, mais combien l'auraient été si tu n'avais pas agi comme tu l'as fait? Combien d'autres personnes auraient été tuées avant que sa folie ne l'emporte? Ça non plus, tu ne peux pas le savoir. Pourtant, c'est la vérité. Tu as sauvé un nombre incalculable de personnes cette nuit-là, et je sais de quoi je parle, car j'en fais partie. Et tu le sais aussi. C'est pour cela que tu es ici, n'est-ce pas?»

Sarantha raffermi les muscles de son dos. Droite devant Leër qui attendait qu'elle prenne la parole. Quelques secondes passèrent, puis la mage laissa un sourire s'esquisser sur son visage.

«Allons bon... j'étais venue te féliciter et voir si tu avais besoin que je t'insuffle un peu de courage, et c'est finalement toi qui as tout fait.

- Je n'ai pas *tout* fait. Le point de départ te revient. Si tu ne m'avais pas sauvée, je ne serais pas là, aujourd'hui. Ainsi...» et Leër, tout en pliant son genou gauche et ramenant en arrière sa jambe droite, se saisit alors de la main droite de l'agent de la Guilde et la porta à son front: «Merci pour tout ce que tu as fait pour moi. Je ne l'oublierai jamais.»

Elles restèrent ainsi le temps d'une longue respiration, puis Leër lâcha la main de la mage et se redressa, tandis que Sarantha ramena son bras le long de son corps, puis s'inclina à l'adresse de Leër:

«Ambassadrice Iss Ruy, ce fut un très grand plaisir que de vous revoir. Saluez votre

père pour moi, et remerciez-le également. Je suis heureuse de voir qu'il a pris grand soin de vous. J'espère que nous nous reverrons, vous et moi.»

Lorsque Mazh Ulek sortit du bâtiment du bureau des transports, Leër était seule. Il s'approcha d'elle puis, une fois arrivé à son niveau, il lui tendit la feuille de papier sur laquelle était inscrit son itinéraire.

«Tu vas avoir tout le temps de te préparer, ma fille. Tu seras la seule passagère de la diligence pendant presque tout le voyage.

- Vraiment?» répondit-elle d'un ton dans lequel perçait un brin de tristesse.

«Tu vas avoir quelques personnes avec toi entre Pierre-Levée et Panloup. Rien de plus.» Voyant que Leër ne répondait pas, il continua: «est-ce que tu as pu discuter avec Sarantha?

- Un peu. J'imagine que tu as été en contact avec elle à plusieurs reprises, n'est-ce pas?

- C'est en effet le cas. Et comme elle t'a sauvé la vie, je me suis dit que c'était la moindre des choses que je m'en occupe personnellement. Ça ne te dérange pas, j'espère.

- Plus maintenant.

- Aurais-tu aimé que je te le dise?

Leër préféra ne pas répondre à la question que son Maître venait de formuler. Elle n'en avait de toute façon pas besoin. Il connaissait sa réponse. Même en admettant qu'il lui eût partagé cette information, elle ne lui aurait pas demandé d'arrêter, tout comme elle n'aurait jamais pris la peine de participer à l'écriture des lettres. Les choses se seraient déroulées exactement comme elles se sont déroulées. Ainsi, il ne servait à rien de s'appesantir sur le sujet. C'était comme ça.

«Tu sais que ton voyage va te faire passer par Élavilin-Sud?

- Oui.

- Ça va aller?

- Pourquoi ça n'irait pas?

- C'est la première fois que tu vas y retourner depuis que tu es partie. Ça ne va pas te faire de peine? Rouvrir de vieilles blessures?

- Je ne pense pas. Et puis, je ne compte pas dire qui je suis quand je serai sur place.

- Pourquoi ça?



- Tu sais très bien pourquoi.

- Ça veut dire que tu n'as pas l'intention de passer voir ton ancienne maison?

Leër garda le silence à cette évocation. Lorsqu'elle avait appris qu'elle transiterait par Élavilin-Sud, l'idée de faire un crochet par la maison de ses parents lui avait traversé l'esprit. Revoir cette demeure dans laquelle elle avait vécu tant de moments de joie, pouvoir sentir de nouveau les aspérités qui constellaient les murs du bout des doigts, se réchauffer à l'âtre devant lequel ses parents et elle avaient passé les longues nuits d'hiver, une tasse de thé adouci par le miel entre ses mains d'enfant avaient un instant exercé sur elle une puissante attraction, mais cela aurait aussi impliqué de se retrouver face au lieu de son trauma, et elle avait décidé de ne pas prendre ce risque.

Il y avait aussi le fait que se rendre dans les environs de son ancienne maison signifierait de potentiellement revoir Karleo et Maleo Saelveti. Non pas que cela lui aurait déplu en soi; les deux frères avaient été parmi ses plus proches camarades alors qu'elle habitait encore Élavilin-Sud. Cependant, être en leur compagnie signifierait les soumettre, eux, à leur passé commun, et leur imposer par la même occasion le souvenir de cette nuit et cela, elle ne le voulait pour rien au monde. Ils avaient sans doute bien assez souffert pour qu'elle rajoute le poids que sa présence raviverait en eux.

«Ce n'est qu'un tas de pierres. Pas de quoi se torturer l'esprit avec ça» dit-elle sur un ton qu'elle voulait le plus nonchalant possible puis, alors que les dernières paroles de Sarantha se rappelèrent à elle, elle ajouta: «Et puis, ma maison n'est pas entre les murs de mon passé, elle est là où se trouve ma famille, et ma famille, c'est toi.»

Sans qu'elle se fût attendue à agir ainsi, Leër s'approcha de Mazh Ulek et le serra dans ses bras. Dans son dos, elle sentit les grandes mains fripées se poser contre elle.

«Tu sais que c'est la première fois que tu me dis cela, n'est-ce pas?

- C'est juste l'émotion du départ. Ne crois pas que cela va devenir une habitude» lui murmura-t-elle de la manière la plus sérieuse qu'elle put. Immédiatement, elle sentit que Mazh Ulek lui donnait une petite tape sur son omoplate droit.

«J'aurais pu me passer de ce dernier commentaire, tu sais.

- Pas moi», rétorqua-t-elle sur un ton railleur.

Ils restèrent ainsi pendant une longue minute, puis Mazh Ulek desserra son étreinte et, les bras posés sur les épaules de Leër, il la regarda les yeux plein d'une émotion que Leër ne lui avait jamais vue auparavant.

«C'est bientôt l'heure, ma fille. Mais avant que tu ne partes, j'ai deux petites choses pour toi.

- Je t'avais dit que je ne voulais pas que tu...

- Oui, je sais. L'affaire de la robe. Ce ne sont pas des cadeaux. Juste deux petites choses: premièrement...» il porta la main à sa ceinture et en détacha la bourse qui s'y trouvait: «voici de l'argent pour ton voyage. Je sais que tu en as déjà. Prends ça comme ma participation à ton bien-être durant les jours prochains, d'autant plus que le festival du solstice de Pierre-Levée est cette semaine. Tu vas arriver en plein milieu des festivités. Il serait dommage que tu te restreignes, non?»

Mazh Ulek prit la main de Leër et y déposa la bourse. Immédiatement, la jeune femme sentit tout le poids qu'elle représentait et voulut contester, mais son père la retint: «Tatatata... je ne veux rien entendre. Il vaut mieux que tu en aies trop que pas assez. Maintenant, l'autre chose.» Il passa sa main dans son dos et la ramena devant lui, une enveloppe entre ses doigts: «C'est une petite lettre de moi pour toi. Je ne te demande qu'une seule chose à ce sujet: lis-la après que tu auras passé la frontière. Pas avant.

- Il y a une raison particulière pour cela?

- Juste le caprice d'un père qui veut que sa fille se souvienne de lui.

- Comment voudrais-tu que je t'oublie? Je suis qui je suis grâce à toi.

- C'est encore l'émotion du départ?

- Peut-être...

Les deux ambassadeurs se regardèrent un instant en silence, conscients que c'était la dernière fois qu'ils partageaient un tel moment avant longtemps. Lorsque, depuis le seuil du bureau des transports, un homme annonça que la diligence en partance pour Pierre-Levée était prête à partie, Leër sentit une bouffée de nostalgie s'emparer d'elle. Cela faisait un mois qu'elle se préparait à cet instant, et elle avait pensé qu'elle était prête, mais maintenant que le moment était venu, elle souhaitait avoir plus de temps à passer avec son père.

« Prends bien soin de toi, ma fille» lui dit alors Mazh Ulek. «Utilise le temps qui t'as été donné à bon escient pour te préparer à la fonction qui sera bientôt tienne. Et n'oublie pas de me donner de tes nouvelles de temps en temps.

- Ne t'en fais pas» lui répondit-elle, puis elle ajouta: «est-ce que tu pourrais dire au revoir à Odia de ma part, quand tu la verras?

- Tu ne l'as pas déjà fait?

- Si, mais...» Elle suspendit sa phrase, laissant la logique parler pour elle.

«Mais tu aurais aimé pouvoir le faire aujourd'hui, n'est-ce pas?»

Leër hocha la tête.

«Tu connais Odia» lui dit-il pour tenter de la consoler. «Ce n'est pas son genre de dire au revoir, et encore moins de sortir du palais. Mais cela ne veut pas dire que tu ne comptes pas pour elle.

- Je sais, mais... Je me suis dit qu'elle allait peut-être faire une exception pour moi.

- Elle l'a déjà fait, ma fille. Tu sais ça.

Leër acquiesça à ces mots. C'était vrai, mais cela n'en dissipait pas la tristesse qu'elle ressentait.

«Bon... je vais y aller. Toi aussi, prends soin de toi.

- Bien entendu.

Ils se serrèrent une dernière fois dans les bras l'un de l'autre, puis Leër se dirigea vers le fonctionnaire des transports et lui présenta la feuille que Mazh Ulek était allé chercher auparavant. Lorsque son titre de transport fut confirmé, Leër pénétra dans le bâtiment de l'autre côté duquel attendait la diligence déjà attelée, les six chevaux patientant tout en martelant le sol de leurs sabots. Un employé s'approcha d'elle, lui demanda si elle voulait qu'il s'occupe de son bagage. Leër refusa poliment, s'approcha du véhicule et monta à l'intérieur. Une autre personne se trouvait à l'intérieur, une femme d'une quarantaine d'années coiffée de manière et drapée dans une robe chatoyante qui l'accueillit avec un regard tout juste assez dédaigneux pour faire comprendre à Leër qu'elle ne se plierait pas à la conversation habituelle que peuvent avoir les passagers embarqués pour un même trajet. Qu'importe, se dit-elle. À la fin de ce voyage, elle trouverait sans difficulté des personnes avec qui parler. Après tout, c'était là une des grandes vertus des festivals: rassembler des personnes qui ne se connaissaient pas dans un même endroit pour qu'ils puissent partager du bon temps ensemble.

Leër s'installa donc à l'exact opposé de l'endroit où avait pris place l'autre passagère, déposa son sac à sa gauche, y glissa la bourse et l'enveloppe qu'elle avait reçues de son père et fixa son regard sur l'extérieur. Dans la rue, les passants continuaient de vaquer à leurs occupations habituelles sans prendre gare à ce convoi qui s'apprêtait à quitter la ville. Au loin, une cloche sonnait la neuvième heure. À cet instant, le véhicule s'ébroua et commença à avancer.

Le moment était arrivé.

Sa nouvelle vie commençait.

Une nouvelle fois.

Cette journée d'il y a sept ans lui revint en mémoire.

Ce jour durant lequel elle était arrivée, exactement de la même manière dont elle partait à présent.

Tout comme alors, elle était envahie par un sentiment d'admiration envers cette ville qui défilait sous ses yeux. L'alignement parfait des rues aux pavés impeccables, la multitude des demeures, la grandeur et la robustesse qui exsudaient d'elles, le nombre d'habitants qui marchaient dans ses artères dans la plus totale indifférence envers ce miracle de construction matérielle et sociale, qui y vivaient leur vie sans se rendre compte de tout ce qui leur permettait cela, le luxe de pouvoir ainsi vivre au contact de tant de personnes sans jamais avoir à craindre pour son existence, d'être comme l'eau, de n'avoir à se soucier de rien d'autre que de son propre mouvement... Comme elle avait été fascinée par un tel ordre, par une telle liberté. Et toutes ces institutions, tous ces lieux de savoir dans lesquels pouvait se rendre quasiment n'importe qui tant qu'il avait la passion et la capacité d'acquérir le savoir-faire qui y étaient dispensés.

Tant de diversité. Tant de multiplicité dans un même lieu.

Après sept ans, ce sentiment ne s'était pas dissipé.

Il avait juste changé.

En même temps qu'elle.

Elle se souvint de la première fois qu'elle avait vu le château de la Haute-Seigneurie, avec ses murs couleur d'ivoire qui concurrençaient les nues et ses tours aux fenêtres par centaines qui semblaient poser leur regard immortel sur la ville, telle une nourrice attentive qui se serait tenue au chevet d'un très jeune enfant. Comme elle l'avait admiré... Comme elle avait été fière de faire partie de ce peuple qui avait construit pareille merveille. À cette époque, elle aurait donné tout ce qu'elle avait pour pouvoir déambuler dans ses couloirs richement décorés et y contempler les oeuvres d'art qui décoraient les salles par centaines. À présent, elle ne le voyait plus que comme une marque quasiment impertinente de la richesse démesurée de l'*élite* au pouvoir qui s'y réfugiait afin de ne pas avoir à subir la présence de la *plèbe* qui fourmillait sous les balcons, du dénigrement de cette classe haute envers cette classe basse sans laquelle elle ne pourrait pas même survivre un mois. À présent, elle était heureuse de le voir s'éloigner, de ne plus avoir à y retourner pour y subir les regards que les nobles lui jetaient

tandis qu'elle s'approchait d'eux et y entendre les messes basses qui fleurissaient sur son chemin.

Elle n'avait qu'un seul regret à ce que signifiait voir ainsi le palais devenir de plus en plus lointain: celui de ne plus pouvoir avant longtemps passer du temps avec Odia. Parmi tous les habitants de l'immense écosystème qui peuplait ce lieu quasi honnis, seule elle l'avait vraiment regardée, seule elle lui avait manifesté du respect, seule elle l'avait appelée *amie*. Et voilà que la vie l'obligeait à aller vivre loin d'elle.

Leër se recroquevilla sur elle-même, les genoux ramassés devant elle, les mains autour de ses jambes, ne prenant que peu garde à l'autre passagère qui s'était mise à tricoter d'un oeil distrait, comme si son oeuvre ne valait pas même la peine qu'elle y porte plus que la plus infime part de son attention. Tant pis, se dit Leër. Tant pis si cette partie du voyage se passe dans le silence et l'ignorance. Elle avait d'autres choses à penser. D'autres choses sur lesquelles focaliser son esprit. Et ce festival, à Pierre-Levée... Même si elle ne rejetait pas l'idée d'y jeter un oeil, elle ne ressentait pas le besoin de s'y investir pleinement. Certes, cela serait sans doute une bonne occasion de parler avec de nouvelles personnes, mais le coeur n'y était pas.

Car, à mi-chemin entre sa vie présente et sa vie future se trouvait Élavilin-Sud... Parviendrait-elle à demeurer discrète et anonyme comme elle l'avait dit à Mazh Ulek, ou serait-elle faible face à la tentation de renouer ne serait-ce qu'un peu avec son enfance? Elle n'en savait rien. À ce moment précis, elle ne pouvait décider de rien sur ce point. La seule chose qui comptait était qu'il serait là. Qu'elle devrait passer par là.

D'un mouvement de la volonté de détacher son attention de ses pensées paralysée, elle se concentra sur le rythme lancinant des roues de la diligence sur les pavés.

Elle quittait Odoril pour Jikiol-Hel.

Pour accomplir la dernière partie de son apprentissage.

Elle avait tenue sa promesse.

Elle était devenue ambassadrice.

Dans son esprit apparut l'image de son père et de sa mère. Ils se tenaient dans l'encadrement de la porte de leur maison. Ils la regardaient. Ils lui souriaient. Ils étaient fiers d'elle. Elle avait réussi.

Elle enfonça son menton entre ses genoux et, dans un murmure, elle les remercia pour tout ce qu'ils avaient fait pour elle, pour l'éducation qu'ils lui avaient donné, pour toutes les idées qu'ils lui avaient inculquées, pour l'intelligence dont ils avaient fait preuve à son

encontre au quotidien, pour l'amour qu'ils lui avaient témoigné, pour la confiance qu'ils avaient placée en elle lors de leur dernier instant. Ils étaient morts, mais ils demeuraient, même si ce n'était que dans les souvenirs que Leër avait d'eux, et rien que pour cela, elle allait continuer d'être celle qu'ils lui avaient permis d'être. Même si elle avait changé son nom. Même si elle avait un nouveau père, qui l'aimait et que, bien qu'à sa manière, elle aimait, elle allait continuer d'être elle-même.

La diligence ralentit. L'atmosphère dans l'habitacle se rafraîchit. Levant les yeux, Leër vit qu'ils étaient à présent dans une immense masse d'ombre qui les avait englouti entièrement. Elle jeta un oeil au dehors. À une trentaine de mètres devant eux, le mur d'enceinte de la capitale se dressait, lourd et puissant, aussi loin que Leër pouvait porter le regard. Ça y est. Ils étaient arrivés. Encore quelques minutes et elle serait passée de l'autre côté. Elle aurait quitté cette période de sa vie pour pénétrer pleinement dans la nouvelle. Son coeur se mit à battre plus fort. Elle avait peur. Pas la peur qu'elle avait ressenti alors que ses parents et elle étaient sous la menace du mage renégat. La peur qui marque l'entrée dans un monde inconnu, un monde dans lequel ce qui est connu n'est qu'une part infime de ce qui est, dans lequel ce qui se trouve face à soi est encore à définir, encore à vivre.

Elle sourit. Cela faisait sept ans qu'elle attendait de ressentir cette émotion. Sept ans qu'elle ne vivait que pour elle.

Enfin, elle arrivait.

Enfin, elle partait.